

QUELQUES REFLEXIONS SUR LA PLACE DE LA RELIGION DANS LA SOCIÉTÉ MODERNE

Neal BLOUGH

Des sociologues nous viennent aujourd'hui certaines des analyses les plus fascinantes de l'évolution culturelle, la part du « religieux » comprise. Fascinantes et éclairantes, mais non pas infaillibles – bien entendu.

Au premier rang de ces spécialistes, Mme Danièle Hervieu-Léger s'est déjà fait un grand nom. Neal BLOUGH, professeur d'Histoire de l'Eglise à la FLTE, commente le dernier livre qu'elle a publié, et met en profit la réflexion qu'il mène depuis longtemps sur la « sécularisation ».

Réflexions à partir de Danièle Hervieu-Léger, *La Religion pour Mémoire* (Paris : Editions du Cerf, 1993).

C'est un lieu commun de dire que nous vivons dans un monde *sécularisé*, et nombreux sont ceux qui s'intéressent à la place (de plus en plus réduite) occupée par la religion dans la société moderne. Historiens, théologiens et sociologues cherchent à expliquer à justifier ou à critiquer l'évolution des pratiques et des croyances religieuses dans notre monde d'aujourd'hui.

Danièle Hervieu-Léger, sociologue de la religion, se penche sur ces questions depuis un certain temps déjà. Son dernier livre montre la difficulté de bien cerner la question et les moyens pour l'aborder. Pendant un certain temps, d'aucuns prétendaient que la religion ne pouvait que disparaître, l'homme moderne étant adulte et trouvant les réponses à ses questions dans la science et le progrès technique. Plus récemment, on commence à comprendre que la modernité promet plus qu'elle ne peut livrer et les sociologues parlent d'un « retour du religieux ». Les nouveaux mouvements religieux, le « nouvel âge », les mouvements « intégristes » ou « fondamentalistes » montrent en effet que la religion n'est pas prête à disparaître.

De manière schématique, nous pourrions dire que les sociologues se servent de deux approches pour cerner la présence ou l'absence de religion dans notre société. Certains utilisent ce que Hervieu-Léger appelle une définition substantive de la religion. Selon cette approche, la religion se définit à partir de rites et de croyances. Ainsi on pourrait dire que puisque l'homme moderne ne va plus à l'Eglise et qu'il ne croit plus en Dieu, la religion est en train de disparaître. L'autre approche, qu'on peut appeler fonctionnelle, affirme que ce n'est pas parce que les Eglises sont vides que l'homme moderne n'est plus religieux. Il suffit de chercher ce qui fonctionne comme religion dans la vie des gens, l'engagement politique, les manifestations sportives, le culte autour des vedettes des médias, etc.

Le livre en question cherche à dépasser ces débats en proposant une nouvelle définition de la religion. Pour D. Hervieu-Léger, la religion est liée à l'histoire, à la mémoire. Pour qu'il y ait religion, il faut qu'une « croyance » (chrétienne, politique ou autre) soit liée à un passé qui devient normatif.

L'hypothèse que nous avançons, c'est qu'il n'y a pas de religion sans que soit invoqué à l'appui de l'acte de croire (et de façon qui peut être explicite, semi-explicite, ou entièrement implicite) « l'autorité d'une tradition » (p. 109).

N'étant pas compétent dans le domaine sociologique, nous laissons aux autres le soin d'évaluer cette définition. A notre avis, l'auteur la pose un peu trop rapidement. De toute façon, il est clair que cette définition correspond à la réalité de l'islam, du judaïsme et du christianisme, car dans les trois cas, il s'agit de communautés qui vivent et s'orientent en fonction d'un passé normatif. Ce qui nous intéresse plus particulièrement, c'est qu'à partir de cette compréhension de la religion comme mémoire ou tradition, Hervieu-Léger nous livre des réflexions très intéressantes sur une société moderne qui détruit la mémoire et qui produit des gens sans racines.

Avant la période qu'on appelle modernité (fin XVII^e, début XVIII^e siècle), du moins en Europe, tradition et société se conjuguèrent. A partir du IV^e siècle et Constantin, il y avait fusion entre l'histoire des peuples ou des nations et le narratif chrétien. La tradition chrétienne donnait sens à l'ensemble, à la globalité de la société. Or, avec la modernité, c'est justement cet élément de globalité qui disparaît.

A partir du XVIII^e siècle, par l'accent qu'elle place sur l'autonomie de la raison et de l'individu, la modernité « détruit » l'autorité qu'avait la tradition dans la société pré-moderne. Mais, cela signifie que de plus en plus l'individu moderne se trouve tout seul, dans une situation pas très commode. Pour vivre, l'individu a besoin d'un sens à son existence. Mais ce « sens » ne vaut pas grand-chose s'il ne s'étend pas au plan social. Si entre mon sens et ton sens rien ne se joint, on arrive vite à la conclusion que la vie est absurde. Il ne reste que des individus qui n'ont plus aucune raison de vivre ensemble.

Traditionnellement, le sens allait de soi, il venait du groupe, de son histoire, de sa tradition. Aujourd'hui, il faut construire le sens de sa propre vie, ce qui laisse souvent l'individu seul, cherchant d'autres avec qui partager sa vie.

Privé de la sécurité de communautés stables qui offraient à chacun l'évidence d'un code de sens fixé une fois pour toutes, mais privé aussi des grandes visions universalistes portées par les idéologies modernistes, cet individu « flotte », dans un univers sans point fixe... Son horizon principal devient l'accomplissement de lui-même, l'unification subjective des expériences parcellisées qui correspondent aux différents secteurs d'activité dans lequel il est engagé, et aux différents rapports sociaux dans lesquelles il se trouve pris (p. 242).

Ce serait donc le monde moderne et sécularisé qui, paradoxalement, après avoir détruit l'autorité traditionnelle, crée un nouveau besoin de sens collectif. C'est donc, d'après Hervieu-Léger, ici, dans cette « reconstruction de sens » qu'il faut chercher les manifestations modernes de la religion.

Ce qui est intéressant dans l'analyse de Danièle Hervieu-Léger, c'est l'accent qu'elle place sur la mémoire ou l'histoire pour parler de religion et de sécularisation. La plupart des analyses de la sécularisation soulignent le rôle de la raison, de l'individu autonome, de l'industrialisation, de la technique, etc. Ce que fait Hervieu-Léger, c'est d'examiner la manière dont tout cela joue dans la « production de sens » ou de signification dans la société moderne. Autrement dit, la modernité produit ce qu'elle appelle « l'émiettement de la mémoire collective ».

Cet éclatement provient paradoxalement d'une homogénéisation de la mémoire, une tendance à la « massification », à la mondialisation, qui va vers une disparition des différences.

...L'avènement du capitalisme et de la technique, a, en même temps, signifié, l'alignement progressif de toutes les sphères de la vie sociale sur la sphère productive, qui ne suscite elle-même que des mémoires « techniques », fonctionnalisées et neutres : au terme de ce processus d'homogénéisation fonctionnalisante, la mémoire des sociétés modernes se présente comme une mémoire de surface, une mémoire plate, dont la capacité normative et créative semble s'être dissoute (p. 184).

Autrement dit, on n'a pas besoin de racines ou de passé pour faire fonctionner notre société scientifico-technique. Ou pourrait citer comme preuve la place toujours de plus et plus réduite des sciences humaines et sociales dans la formation scolaire et universitaire.

Il serait bien sûr possible de prétendre que jamais on n'a eu accès à tant d'informations ou de connaissances historiques. Nous voyons même l'histoire se faire devant nous à la télévision. Jamais on n'a vu tant de possibilités pour connaître notre histoire. Oui, mais que faisons-nous de toute cette information ? Sommes-nous capables d'en tirer un sens, une signification quelconque ? Hervieu-Léger prétend que cette « surinformation » contribue à notre perte de mémoire.

...La surabondance de l'information disponible à tout moment tend à faire disparaître les continuités significatives qui rendent cette information intelligible. Par la vertu de l'image, chaque événement qui intervient à la surface du globe est instantanément présent à tous, et il annule, en même temps, tout ce qui l'a immédiatement précédé : sous nos yeux de téléspectateurs saturés d'images, une révolution chasse une guerre, une catastrophe aérienne ou un tremblement de terre emportent un coup d'Etat... Mais cette immédiateté de la communication « ponctualise » l'événement et fait disparaître la mise en relation propre au récit (p. 184).

Dans ce monde homogène de *MacDonald*, *MTV*, *CNN*, où l'économie devient de plus en plus globale, informatisée et sophistiquée, où tous écoutent la même musique, regardent les mêmes pubs, les mêmes émissions de télé, etc., on a besoin de technique, mais pas d'histoire. Les sciences humaines sont de moins en moins « utiles », car elles ne servent à « rien » dans le modèle qui fait fonctionner notre société. Evidemment, chacun fait de son mieux pour donner sens individuellement à ce qu'il voit et à ce qu'il entend, mais...

Lorsque ces enchaînements explicatifs spontanés se dissolvent sous la masse de l'information instantanisée par l'image, c'est en effet pour s'abîmer dans une « mémoire anomique », faite de bribes de souvenirs et de morceaux d'informations, de plus en plus dépourvue de cohérence (p. 185).

Une telle société, basée sur la technique et la rationalité vise l'universalité, un monde homogène, mais produit, au contraire, un monde fractionné.

Dans les sociétés modernes, chaque individu appartient à une pluralité de groupes : la dissociation fonctionnelle de son expérience personnelle lui barre l'accès à une mémoire unifiée, qu'aucun groupe n'a la possibilité de construire, enfermé qu'il est dans sa sphère de spécialisation. Le morcellement moderne de l'espace, du temps et des institutions implique le morcellement du souvenir que la rapidité du changement social et culturel détruit presque au moment où il est produit. La mémoire collective des sociétés modernes est une mémoire en miettes (p. 185).

La société pré-moderne par ses structures socio-économico-politiques avait besoin d'une « mémoire », d'une « tradition » qui faisait sens. La modernité « détruit » cette mémoire. On dit souvent que l'industrialisation est l'un des facteurs majeurs de la sécularisation. On voit à quel point

celle-ci est destructrice de mémoire. L'exemple de la famille dans ce contexte est très frappant. La disparition des structures familiales, grâce en large partie à l'industrialisation et à l'urbanisation, est très liée à la « crise de mémoire » de notre société.

L'effondrement de la « famille » traditionnelle, tout entière orientée vers la reproduction de la vie et la transmission, de génération en génération, d'un patrimoine biologique, matériel et symbolique, constitue probablement le facteur le plus central dans cette dislocation de l'imaginaire de la continuité, noyau de la « crise religieuse » moderne (p. 192).

Nous arrivons donc à constater le paradoxe suivant : la modernité détruit la religion parce qu'elle efface la mémoire qui est nécessaire pour qu'il y ait religion. Néanmoins, en même temps, ce processus produit un besoin religieux profond, car on ne peut pas vivre sans mémoire. Cela signifie pour Hervieu-Léger que dans notre contexte actuel, la religion ne va pas disparaître. Elle va plutôt se reconstituer et se reformer ; de nouvelles mémoires vont se constituer. La grande différence avec le passé, c'est qu'il n'y aura plus une grande mémoire qui produit le sens sur un plan global. Il y aura pluralité de mémoires, qui entreront en concurrence les unes avec les autres.

Dans les exemples donnés pour montrer les formes « nouvelles » de la religion dans la société actuelle, il y en a deux qui retiennent notre attention. Le premier concerne « le renouveau d'affirmations ethniques ». Autrement dit, les déracinés de la modernité peuvent être tentés de vouloir reconstituer un passé national ou ethnique qui donne une raison de vivre. Hervieu-Léger cite des sondages scandinaves qui démontrent que beaucoup de gens s'attachent à l'Eglise nationale ou officielle sans vraiment croire aux affirmations doctrinales (*belonging without believing*). Dans ce cas, l'acte d'appartenance reflète plutôt l'identification à une culture, une communauté, à des symboles ou des valeurs. L'auteur relève avec raison que cette démarche n'est pas sans danger. Il suffit d'observer ce qui se passe dans l'ex-Yougoslavie.

Le deuxième exemple de religion dans la société moderne que nous retenons ici concerne ce que les sociologues appellent « la secte ».

Dans le langage technique des sociologues de la religion, une secte est tout simplement ce que nous appellerions une « Eglise de professants ». Autrement dit, il s'agit d'un groupe religieux dont les membres sont entrés par choix individuel (conversion). Max Weber et Ernst Troeltsch, tous deux sociologues allemands, ont souligné le rôle important joué par le protestantisme sectaire (anabaptisme, puritanisme, baptisme, quakerisme, méthodisme) dans la naissance du monde moderne. Hervieu-Léger reste dans cette même ligne en constatant que la secte est la structure religieuse la mieux adaptée à notre culture moderne. De plus en plus, si les gens vont croire, ce sera par démarche personnelle et non pas en héritant la foi de la patrie, de l'Eglise-institution ou de la famille.

Cette situation permet de comprendre pourquoi la secte, dans laquelle on entre toujours en vertu d'une conversion, c'est-à-dire d'un choix personnel, constitue un mode de sociation religieuse présentant... plus d'affinité avec les traits présents de la modernité culturelle que les groupements de type Eglise qui s'emploient pourtant, selon la perspective troeltschienne classique et à l'inverse des sectes, à rechercher un compromis avec cette même modernité culturelle (p. 244).

Cela signifie quelque part que les Eglises de professants que nos sommes ne doivent pas désespérer de la possibilité d'une présence pertinente dans la société actuelle.

On pourrait se féliciter de ce qu'une étude sociologique nous aide à comprendre le monde dans lequel nous vivons démontre en même temps l'intérêt d'une ecclésiologie professante. Telle

n'était certainement pas l'intention de Danièle Hervieu-Léger, pour qui, très probablement, sociologie et théologie ne se mélangent pas.

Néanmoins, il est intéressant de constater que très souvent, le modèle « sectaire » ou professant est vu comme un produit de la modernité, ou comme une transformation de la « vraie » religion. Il nous semble que les sociologues travaillent à partir de l'idée que le modèle « médiéval », (où la religion constitue la mémoire collective de toute une société) demeure normatif en ce qui concerne la religion.

D'un point de vue historique, il est clair que dans sa première forme, le christianisme a été « sectaire » (c'est-à-dire professant) et a vécu dans un contexte de pluralisme religieux. C'est seulement au IV^e siècle avec Constantin et Théodose que le christianisme devient « mémoire » globale de toute une société. Ce qui veut dire que le modèle « sectaire » ou professant n'a rien de nouveau et que nous ne sommes pas obligés de pleurer la disparition du modèle médiéval. Les premiers chrétiens ont pu vivre et témoigner dans un contexte pluraliste, ce qui suggère que nous serions capables de faire de même. Il y a là des discussions théologiques et historiques auxquelles nous devrions participer de manière plus sérieuse.

Pour terminer, disons que ce livre souligne pour nous l'importance de la mémoire dans la vie des individus et des sociétés. Ce qu'on se rappelle ou ce qu'on oublie n'est jamais neutre. Un des dangers de notre société actuelle serait de vivre seulement dans le présent, de n'avoir aucun souvenir de nos origines, aucune vision de la finalité de l'existence, d'oublier tout ce qui ne contribue ni à la production ni à la consommation.

L'autre danger serait qu'en réaction à cette perte de mémoire, l'on se construise des mémoires qui aboutissent à la mort et non à la vie. Ainsi, la présence de l'Eglise qui propose une mémoire de la vie véritable (« ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nos mains ont touché ») est plus nécessaire que jamais.

Nos Eglises de professants, qui semblent aux yeux de Hervieu-Léger correspondre aux besoins religieux de notre époque, ne sont pas toujours à l'abri de compromission avec l'esprit de cet âge. L'Evangile est source de vie et de mémoire, il est créateur d'une communauté nouvelle qui connaît son origine et sa finalité. Or, on pourrait parfois craindre que lorsqu'il cherche une présence pertinente dans le monde moderne, le christianisme professant évangélique devient lui aussi prisonnier de l'individualisme moderne. On fait une étude de marche, et on propose quelque chose à « consommer », réduit à une auto-réalisation égoïste de l'individu. Se limiter à cette démarche-là, ce serait oublier d'où nous venons et pourquoi nous sommes là, ce serait oublier que l'Evangile est communautaire et relationnel, ce serait oublier que l'Eglise est sel de la terre et lumière du monde, ce serait oublier que nous attendons « des cieux nouveaux et une terre nouvelle où la justice habitera ».

Neal BLOUGH

**Garde-toi bien d'oublier le SEIGNEUR
qui t'a fait sortir du pays d'Egypte,
de la maison de servitude.
(Deutéronome 6.12)**